

Papa,

en 1961, tu avais 14 ans. Tu quittais ton pays, l'Algérie, pour ne plus jamais y revenir. Tu quittais la peur, la guerre, mais aussi les lieux où tu avais grandi, les Hauts Plateaux et la grande maison sur le bord de mer algérois. On t'appelait « un pied-noir ».

En 2015, j'ai 28 ans. Depuis mon enfance, tu m'as parlé de l'Algérie, des souvenirs de famille, joyeux et enfantins. Du village colonial de Burdeau où la famille possédait une usine et des fermes. Des bijouteries de la famille de Mamie. De la belle vie, de la plage pleine de poissons à la Pointe Pescade, à Alger. Et puis, il y avait l'autre versant. Les bombes, la peur, le sang. Le départ, l'exil, la souffrance, le rejet. La guerre.

Je ne comprenais pas grand-chose à tout ça, d'autant plus qu'à l'école, on n'en parlait pas trop. Ou surtout, je faisais mal le lien entre toi, la famille et cette guerre, la colonisation. J'ai étudié l'histoire puis le journalisme, et j'ai travaillé sur l'Algérie, parce que je voulais connaître ce pays qui semblait si éloigné. Tu avais peur pour moi, comme tout le monde d'ailleurs. Mais je suis partie sans hésiter, et je suis tombée amoureuse de l'Algérie, et d'un Algérien.

Tu le sais, je travaille aujourd'hui sur la transmission de la mémoire de cette guerre à travers un documentaire. Pour comprendre pourquoi et comment cette guerre est encore aujourd'hui un traumatisme, un non-dit, une plaie. Même au sein des familles, pas seulement au plus haut niveau de l'Etat, et de l'armée. Bien sûr, j'ai mis à distance le récit familial suite à toutes mes rencontres. Difficile de faire la part de toutes les souffrances lorsqu'on commence à décortiquer les parcours de chacun des participants à cette guerre. Algériens et Français massacrés par l'armée française ou le FLN, pied-noir, harki, anciens appelés, chacun revendique sa douleur. Alors il faut savoir s'éloigner, prendre de la distance pour ne pas être accaparé par une seule mémoire.

J'ai parcouru, vu, rencontré. Certains lieux sont symboles. Lorsque j'ai visité Rivesaltes avec Fatima Besnaci-Lancou, membre du Comité scientifique du Mémorial, j'ai senti, compris. La mémoire est parole. Sans parole, il n'y a rien. Mais un lieu peut être mémoire. Sans rien dire que le souffle du vent dans les baraquements, les fenêtres vides, l'absence de vie, j'ai compris. La plaine immense, le soleil terrifiant, j'ai senti ces présences qui avaient vécu là, malgré elles. Ces hommes, ces femmes, ces enfants qui ont été enfermés par un Etat qui n'en voulait pas. On ne peut pas les oublier, il ne faut pas les oublier.

Plusieurs fois je t'en ai voulu de ne m'avoir transmis que ta vision de l'histoire. Mais après tout, chacun choisit ce qu'il veut raconter, et c'était à moi de découvrir mon passé. Mon plus grand bonheur serait de partir avec toi en Algérie, mais je sais que tu ne le voudras pas. Mais, Papa, si tu viens ici, alors, tu exauceras une partie de ce vœu.

Ta fille, Carole.

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».  
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer  
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes  
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre  
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur  
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager  
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,  
rendez-vous dans la rubrique  
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

[www.lettresderivesaltes.com](http://www.lettresderivesaltes.com)